

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XVI — N° 1
MARS 1937

SOMMAIRE

Réception de M. Firmin van den Bosch :

| | |
|---|----|
| Discours de M. Henri Davignon | 5 |
| Discours de M. Firmin van den Bosch | 19 |

Chronique :

| | |
|--------------------|----|
| Les Prix | 39 |
| Les Concours | 39 |

| | |
|----------------------|----|
| Ouvrages reçus | 40 |
|----------------------|----|

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XVI

BRUXELLES, PALAIS DES ACADEMIES
LIÈGE, H. VAILLANT-CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE

Réception de M. Firmin van den Bosch

La séance est ouverte à 3 heures, sous la présidence de M. H. Carton de Wiart, directeur.

Discours de M. Henri Davignon

Monsieur,

De toutes les réussites de votre brillante carrière, celle-ci n'est pas la moindre. Tout se passe comme si une fée inconnue avait souscrit, devant votre berceau, une promesse que notre Académie est heureuse d'acquitter aujourd'hui. Pour gravir rapidement les échelons de la magistrature, jusqu'à atteindre le plus haut sommet d'une juridiction internationale, il vous a suffi sans doute d'acquérir de fortes connaissances juridiques, d'obéir à la discipline de sérieuses vertus professionnelles et de jouir de la chance, alliée à la protection des dieux. Mais où chercher la raison de votre amour des Lettres, de votre don du style et de cette véritable passion d'écrire, si ce n'est dans une vocation mystérieuse, à laquelle présida sans se nommer une Muse, sous le couvert de quelque marraine provinciale ?

Je connais votre village natal, pour y être passé naguères au cours d'une excursion à travers la « Campine ardente et mystique ». J'ai salué la « grande maison blanche, entourée d'un jardin » avant d'atteindre le burg féodal de notre confrère et ami commun Georges Virrès. Il sait lui, comme pas un, pour l'avoir pratiquée toute sa vie, la secrète correspondance de l'âme et du paysage. Il n'est pas suspect d'irrévérence envers les choses éternelles. Je lui dois pourtant de projeter sur l'écran de votre plus lointain passé une image inédite, et qui aurait bien l'air de contredire précisément le

vœu de la terre où vous avez poussé vos premières racines, si elle n'expliquait certains côtés de votre caractère. Vous n'êtes pas tout flamand comme on le penserait à vous entendre : votre bisaïeul maternel arriva en Campine avec les armées de la Convention. Et sur le clocher qui devait sonner plus tard votre baptême, il fit coiffer par ostentation et vaine jactance un bonnet phrygien. On a eu beau l'enlever, le Conventionnel a pu réparer l'outrage en se laissant annexer à son tour par le pays dont il a fini par accepter la foi et où il a fait souche de parfaits chrétiens, l'ombre de la coiffure républicaine se profile quelquefois sur votre front de serviteur de la justice du Roi. Sous la toque, le bicorne et même le fez, posés successivement sur vos cheveux indociles, qu'est-ce qui se rebiffe, pointe et frise l'irrévérence, si ce n'est les restes de ce bonnet révolutionnaire, mal repassé comme vous diriez vous-même, en votre langue aux métaphores hardies, « par le fer chaud des ferveurs ancestrales » ?

Ah ! Monsieur, les choses s'expliquent toujours en Belgique quand on les voit telles qu'elles sont. Nous ne sommes pas tout un, ni flamand ni wallon. Notre mélange spirituel ressemble à notre terre de confluent. On y reconnaît des limons divers. Et notre âme pour s'exprimer en littérature a le choix, signe de liberté, entre les langues, les sensibilités et les formes d'art auxquelles répondent les ardeurs et les contradictions de notre passé. En saluant en vous un écrivain victorieux de la déformation professionnelle, un homme affranchi du conformisme bourgeois, un Flamand enfin, aussi amoureux des forces de sa race que de l'art latin de les exprimer, j'ai le sentiment de rendre à vos mérites le juste hommage qui convient à un vrai Belge.

Et pourtant vous nous revenez de loin. L'enfant de Peer et de Brée, le collégien du petit séminaire de Saint-Trond, l'étudiant et l'avocat de Gand, le jeune magistrat de Courtrai et de Termonde ont pu s'être enfiévrés de littérature, à une époque où la littérature passait pour un rêve désordonné ; ils n'avaient certes jamais songé que les années de l'homme mûr s'épanouiraient sous le soleil des Pharaons. Le sphinx le savait sans doute, mais il gardait ce secret-là

avec les autres. Et d'ailleurs il ne nous intéresse ici que par l'action qu'il a eue sur votre talent.

Si vous vous présentez à nous — et nous ne pouvons l'oublier — couvert de titres et d'honneurs, nous vous voyons mieux dans la simplicité et la nudité de l'homme de lettres que vous n'avez voulu cesser d'être. Nous n'ajoutons pas une décoration à celles qui ont pris votre poitrine comme rendez-vous. Nous ne disposons d'aucun attribut à joindre à ceux que vous ont valu le protocole officiel et l'exotisme de commande au cours de votre heureuse carrière. Vous avez gardé l'habitude de vous tenir debout dans l'exercice de vos magistratures à réquisitoires et à opinions, conformes ou non. Nous vous avons invité à vous asseoir, enfin, autour de cette simple table oblongue qui, au rez-de-chaussée de ce noble bâtiment, assemble nos débats vifs et courtois. En le faisant nous laissons de côté toutes les appellations, nobiliaires et autres, auxquelles vous vous êtes laissé habituer. Je vous donne même du « Monsieur » tout court, alors qu'une amitié, liée à l'éveil de ma propre vie littéraire, devrait m'inciter à m'adresser à vous avec une plus familière déférence.

Le Firmin van den Bosch, élu par notre Académie au siège de Jules Destrée dans une sympathie unanime, correspond trop exactement, je crois, aux ambitions informulées du rhétoricien saintronaire et aux revendications passionnées du fondateur du *Drapeau*, pour que je doive voir en ce moment en lui autre chose que l'animateur combatif, l'écrivain fougueux et le serviteur des Lettres envers qui d'ailleurs j'ai une dette personnelle à payer.

C'est celle de ma génération.

* * *

Elle n'a pas connu la Jeune-Belgique, dont vous êtes le contemporain. Elle n'a même pas été élevée dans la vénération d'un groupement littéraire qui nous paraît, à distance, avoir été un peu dépassé par ses ambitions. Si j'avais comme vous rencontré Max Waller pendant mes années de philosophie et lettres, sans doute aurais-je pris feu au contact de

ce briquet pétulant et irrévérencieux. Par contre, sans trop le savoir, j'ai cueilli avec les poèmes brûlants et purs de Fernand Severin le fruit savoureux du Symbolisme, que ce grand isolé n'a fait que côtoyer, et j'ai aimé la *Chanson d'Eve*, de Charles van Lerberghe, sans trop savoir si elle serait revendiquée par une école, plus féconde en exégètes qu'en créateurs. Vous et moi, à quinze ans de distance, nous avons eu à compter avec une même infériorité, dont vous alliez vous faire un tremplin. La religion, la culture catholique, l'humanisme chrétien semblaient ignorer, vouloir ignorer l'art poétique sauf dans les restrictions d'une rigueur conformes aux canons, abusivement établis sur la prétendue doctrine de Boileau-Despréaux. Hors du Classicisme, point de salut. Le Romantisme, folie; le Naturalisme, pestilence. La littérature moderne, réduite à la rédaction conventionnelle sur des poncifs aussi solennels que payens. Elle avait à se détourner de la sauvagerie truculente des écrivains soucieux de donner à notre pays, par les Lettres, une originalité conquise, dans le passé, au profit des peintres seulement. Les Morceaux-choisis, rassemblés par un R.P. Jésuite, le même qui composait des tragédies, modelées, curieuse contradiction, sur les formules les plus étroites de M. de Voltaire, voilà l'assouvissement proposé aux élèves, comme vous, comme Eugène Gilbert, votre condisciple, démangés par le prurit d'écrire. Contre ces innocentes machines à moudre l'esprit, transformées par vous en géants redoutables, nouveau don Quichotte vous êtes entré en lice. A votre appel de trompette quelques vitres de collège volèrent en éclat. La bataille vous amusait et, j'en ai l'impression, vous avez continué de ferrailer quand vos adversaires avaient déjà mordu la poussière pour y retrouver les cendres d'autres cuistres. Car étions-nous vraiment si privés d'air que cela? Je garde, pour ma part, le souvenir reconnaissant de bons maîtres à qui je dois — peut-être me l'enseignèrent-ils en fraude — l'admiration éperdue de Victor Hugo et même d'Alfred de Musset. Mais vous vouliez davantage, avec Henry Carton de Wiart, Pol Demade et Maurice Dullaert, vos compagnons d'armes. Vous revendiquiez une tendre

indulgence pour Verlaine et la vénération enthousiaste d'un Barbey d'Aurevilly, d'un Villiers de l'Isle-Adam, d'un Ernest Hello, placés délibérément par vous sur les autels dans le temple dévasté de la littérature catholique. Et, sur le terrain doctrinal, il vous fallait vider à fond une dispute, vieille comme le monde, contre les tenants de la morale substituée à l'art, en répondant par l'affirmative à cette question d'élémentaire justice : Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais ?

Cela nous paraît loin. J'ai gardé par curiosité deux brochures où se manifeste l'assurance de deux de vos contradicteurs. Au fond vous étiez d'accord. Il y avait, comme toujours, confusion de domaines. Et je donne tous les arguments, échangés de part et d'autre, pour trois vers de Victor Hugo. L'abbé Félix Klein, appelé par vous de Paris à la rescousse, les cita comme un exemple d'image inutile et pourtant sublime, simple évocation d'un mince croissant de lune dans un ciel d'août :

*Quel Dieu, quel moissonneur d'un éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or, dans le champ des étoiles ?*

Sur l'auditoire du Congrès littéraire de Gand, provoqué par vous, un frémissement passa qui valait tous les assentiments et consacrait votre victoire.

Soyez donc béni, Monsieur, pour nous avoir ainsi conquis à nous, adolescents de mil huit cent nonante-six, le droit d'être un jour nous-mêmes dans l'indépendance désintéressée d'une création personnelle.

Cette création, on dirait que vous vous l'êtes interdite à vous-même. En dehors de l'apostolat littéraire, de l'essai critique, du récit de voyage et des souvenirs et mémoires en quoi vous excellez, vous ne nous avez donné qu'un court roman : *Le Crime de Luxhoven*. Il est curieux par l'expérience qui s'y révèle, celle du temps où vous étiez procureur à Termonde. C'est une œuvre sans lendemain. Pour être un romancier proprement dit, il faut être plus dégagé de l'action

que vous ne le fûtes jamais. Le roman, en effet, est une action rêvée, jouée en soi, observée dans les autres et dans laquelle intervient tout ce que l'auteur aurait dû mettre en plusieurs vies. Les romanciers sont surtout des hommes d'action en puissance. A moins que la vie ne les y contraigne, ils ont tendance à se dérober à l'action. La vie imaginaire leur en tient lieu. Quelques-uns y trouvent une compensation à une frénésie inemployée d'action réelle. Vous, Monsieur, votre carrière vous a pleinement absorbé et donc satisfait. Vos loisirs mêmes, dans la presse, dans les coulisses de la politique, sont une manière de requérir et de juger, en homme et en « catholique indépendant ». Il ne vous restait pour la littérature proprement dite que les instants — les meilleurs — consacrés à la lecture, à la méditation, à la contemplation. Nous leur devons des feuillets de route; des pages de critique et de doctrine, jetées au hasard des revues et des conférences, et qui sont devenues des livres; des impressions d'âme, enfin, où vous rejoignez vos vraies origines.

Mais, par-dessus tout cela ou pour cela, vous n'avez jamais cessé d'exercer sur la jeunesse catholique de votre temps une profonde influence. La trace en est visible à travers la collection de deux périodiques, étroitement liés par votre empreinte : le *Drapeau* et *Durendal*.

* * *

Le *Drapeau*, scission du *Magazin littéraire*, revue gantoise, a été qualifié par vous d'entreprise de « déblaiement ». C'en fut une. Si certains morts que vous avez cru tuer se portent toujours bien — tel Boileau auquel vous avez d'ailleurs fait plus tard, fort galamment, amende honorable — les décombres de vos fureurs juvéniles formaient sur le carreau un assez joli tas. Pendant une année entière, douze numéros, le *Drapeau* (pioche et balai) fit place nette. Quand il ne resta plus un moëllon à pulvériser, une poussière à disséminer, le journal de combat céda le pas à une revue d'œuvres. Ainsi naquit, à Bruxelles cette fois, *Durendal* qui ne disparut qu'à la guerre. Pour écrire son histoire, je devrais faire un tableau des principaux talents de ces trente dernières années,

et ce serait ainsi un peu l'histoire de notre Académie. Avec vous, Monsieur, comme avec Carton de Wiart, Virrès, Ansel, Goffin, Severin, les collaborateurs de *Durendal* sont ici à l'honneur, morts ou vivants. Mais une ombre nous manque. Elle n'eût jamais franchi le seuil de notre compagnie, car sa plume n'égalait point sa ferveur littéraire et religieuse. Nous sommes nombreux à la chercher aujourd'hui, rôdant dans le jardin d'Akadémos, en quête d'un article, au moins d'un abonné. Elle s'appelle l'abbé Henry Moeller.

Pourquoi ne puis-je prononcer son nom sans voir surgir, comme une déformation grotesque et touchante de sa belle âme, trois images un peu caricaturales ? C'est d'abord, au premier étage d'une modeste maison de la rue du Grand Cerf, en face du couvent des Dames du Sacré-Cœur, une chambre terriblement enfumée et, devant la table encombrée de billets illisibles, un petit homme contrefait, portant soutane ; il tutoyait les poètes comme des dieux et incitait sans vergogne les conteurs à lui faire confiance de leurs amours. C'est ensuite, sur le boulevard voisin, à l'intersection de deux communes, entre le rayon de surveillance des flics d'Ixelles et de Saint-Gilles, le même abbé haussant celle de ses épaules qui n'y atteignait pas jusqu'à la tablette du kiosque à journaux ; il y jetait, chaque midi, d'une voix de commandement sonore, le titre d'une publication littéraire, certainement désapprouvée par la Congrégation de l'Index. C'est, enfin, sur le trottoir de l'Avenue de la Toison d'Or où j'habitais, sortant de l'église des Pères Carmes dans laquelle sa piété angélique venait de s'épancher, l'abbé Moeller encore ; il saluait d'un large coup de chapeau mes parents, mes sœurs et jusqu'aux domestiques de la maison, puisque c'était la maison d'un abonné de *Durendal*.

Abonné, je ne l'avais pas été assez vite à son gré. Je fus d'abord collaborateur, après avoir essuyé plusieurs refus, parfaitement justifiés mais exprimés dans un style assez peu ascétique. J'avais nourri l'illusion, démentie plus tard par ma propre expérience de directeur de Revue, que collaboration valait abonnement et comportait au moins le service du périodique. J'ignorais (et, je le crois, tous ses collaborateurs

et associés aussi, et vous-même, Monsieur, tout le premier) le miracle permanent d'un budget dont le seul abbé Moeller assurait l'équilibre. Cela suffit à expliquer le coup de chapeau collectif à l'adresse de l'abonné fidèle, et de ses ascendants et collatéraux jusqu'au troisième degré.

J'appartenais moi-même à une autre maison. Dans le temps où vous rajeunissiez l'équipe du vieux *Magazin littéraire* de Gand, avec le plus ou moins de consentement de son propriétaire M. Alphonse Siffer, la *Revue Générale*, retombée sous le joug de M. Woeste, après une brève dictature de Prosper de Haulleville, voyait se glisser dans son Comité de rédaction Eugène Gilbert, fils prodigue d'un mathématicien célèbre. A sa manière policée, courtoise et un peu sucrée — il aimait les petits fours et les dames du monde en abusaient — il donnait droit de cité dans sa chronique littéraire mensuelle aux livres de Camille Lemonnier, d'Albert Giraud, d'Eugène Demolder. Une fois mes études universitaires achevées, je fus admis, sur ma bonne mine, à pénétrer à mon tour dans l'aréopage et à me tenir modestement derrière la surdité adroite de mon chef de file, pour échapper à la contagion des savantes publications didactiques, et des vaticinations politico-philosophiques de ces messieurs du Comité. Vous-même, vous vous refuserez sans doute à le reconnaître ici, mais je le rappellerai comme au jour du jugement dernier, vous aviez commis à la *Revue Générale*, dès 1890, un article sur *Les Origines du Parti doctrinaire gantois*. Je n'ai pas eu la cruauté de le relire parce que, dès 1892, la *Revue Générale* donnait de vous, en guise de réparation, une étude sur Lamartine. Depuis, chaque fois que vous vous êtes attaché à un sujet littéraire d'importance, vous l'avez confié à Eugène Gilbert ou à moi-même. Ainsi le départ se pratiquait avec plus de justice entre les deux maisons. Cela n'a pas empêché les nombreux « petits serpents » de *Durendal*, auxquels je ne jurerais pas que vous ne prêtiez point parfois votre langue effilée, de traiter en toute occasion la *Revue Générale* de « douairière rétrograde ».

Heureux temps, où malgré leurs prétentions révolution-

naires, les hommes de lettres affectionnaient la redingote et le chapeau haut de forme. J'ai admiré sous cet appareil, et bien avant que je le connusse, notre confrère Louis Dumont-Wilden et ses amis, frais émoulus de l'Université de Bruxelles, à travers les vitres embuées d'une taverne des Galeries Saint-Hubert. Si bien qu'au cas, invraisemblable, où notre Académie se targuerait de reviser à son tour le dictionnaire, il est un mot que nous aurions bien de la peine à éviter d'y introduire, sous un sens inintelligible à Paris, celui de « buse », comme synonyme de coiffure historique et littéraire.

Excusez-moi, Monsieur, si je prends le prétexte de votre réception pour jeter quelque ironie sur les jours, réputés fabuleux, de la naissance de nos Lettres. Vous avez tant d'esprit caustique que je m'étonnerais que vous en prissiez ombrage. Et peut-être pensez-vous avec moi que les temps sont venus d'accorder moins d'importance à l'héroïsme supposé de ces débuts. Dans notre dernière séance publique, M. Charles Bernard nous rappelait sagement à la modération dans les termes, en montrant que seuls ceux d'entre nous qui ont eu l'héroïque ambition de vivre de leur plume, sans déchoir de leur rang d'artiste, ont mérité d'accoler l'épithète au souvenir de leurs années douloureuses. Les autres ont accédé d'emblée au plan de la joie. Pour vous, pour maint autre à qui la littérature, servie pourtant comme une maîtresse exigeante, a été surtout une source de bonheur, écrire demeure la fierté heureuse de leur vie.

Et c'est pourquoi il me reste à dire quelle moisson vous avez engrangée, après la floraison tumultueuse de vos initiatives d'apostolat littéraire.

* * *

Firmin van den Bosch, féroce ironiste, tombeur de réputations surfaites, perpétuel soutien des irréguliers et des mécontents : voilà la légende. Elle court les cercles, les couloirs et les salons où il vous arrive de vous attarder et de vous divertir à lui donner, par artifice, une confirmation temporaire. Qu'on ouvre vos livres : elle s'évanouit. Ah !

la bonne chaleur d'enthousiasme et d'émotion partagée. Derrière le binocle où se brise l'éclat d'un œil que tout amuse, le regard est voilé de tendresse contenue et, dans la voix aux stridences mordantes, la paille d'une ferveur ingénue ne nuit point au pur métal des convictions sincères. Vous aimez la grandeur, la beauté, la noblesse; et c'est pourquoi sans doute vous avez choisi de servir la justice. Mais vous avez besoin d'exprimer la douceur de ce qui est grand, beau et noble; et c'est pourquoi vous avez voulu publier des livres. Il n'y a pas contradiction ni démenti. Sans revenir au bonnet phrygien sur le clocher, le contraste est en chacun de nous, rançon de la santé morale. Les venimeux, les atrabilaires et les pête-sec sont facilement moroses, silencieux et hautains. Le refoulement de leur cœur réticent se traduit par mille propos obliques et cent écrits tarabiscotés. Vous, Monsieur, après avoir jeté aux quatre vents de l'esprit le comique évident de la comédie humaine, vous réservez au contraire pour la confiance au lecteur les longues réflexions d'une pensée méditative et les pures ardeurs d'une âme nostalgique.

Quand parurent, en 1898, vos *Essais de critique catholique*, vous étiez encore trop l'homme des *Coups de plume*. Pourtant une haute impartialité corrigeait ce que le titre de ce recueil pouvait avoir d'excessif. Il n'y a pas de critique catholique. Il y a un catholique sincère, parce que convaincu, et faisant avec bonne volonté de la critique. N'est-ce pas cela et uniquement cela que vous avez voulu signifier à vos rivaux, non pas tant aux tenants d'un autre idéal philosophique qu'aux derniers féaux du conformisme encroûté pour lesquels le modernisme littéraire devrait nécessairement être étranger à l'admiration d'un croyant, engoncé de classicisme? Et vos préférences de se manifester beaucoup plus dans le sens de la louange que dans celui du dénigrement. D'avoir fait une charge à fond contre Fénelon et son *Télémaque* vous a rendu peut-être trop enthousiaste de Brunetière, bien que j'aie partagé et partage encore en partie votre engouement pour ce maître constructeur. D'avoir pourfendu Zola — aujourd'hui presque abandonné — vous a rempli d'une indulgence

excessive envers J. K. Huysmans. Un goût, sans doute immodéré, mais bien de son époque, pour les vocables grandiloquents, pour les images rutilantes demeure chez vous le signe de cet appel à la ferveur, analogue au cri du muezzin que vous écouteriez comme un écho le jour où l'Orient vous conquerrait.

Littérature d'aujourd'hui, paru en 1909, et les *Lettres et la Vie*, sorti en 1912, sont deux livres à peu près exempts de ce style outrancier. Ils méritent toujours par leur sobriété et leur conscience les éloges que leur décernèrent Eugène Gilbert et M. Victor Kinon. Votre ancien adversaire de la « critique laïque », appellation aussi déplacée que l'autre, M. George Rency n'a pas été le dernier à soutenir de toute son influence parmi nous votre accession à l'Académie; il scellait ainsi, dans un égal amour de l'information critique et de la justice rendue, la fin de vos disputes de tendances. Sur Bourget, à propos de *l'Etape*, approuvée comme théorie mais jugée inférieure comme réalisation littéraire, sur Barrès que vous deviez rencontrer plus tard en Egypte, vos considérations sont rejointes déjà par le jugement de la postérité.

Dois-je le dire néanmoins ? Tout ce que vous nous avez donné pendant et depuis la guerre m'enchanté bien davantage. Votre départ pour l'Orient précéda de peu les grondements de la tempête; comme si l'exil, accepté par vous à l'avance pour le service international du droit, allait vous mettre mieux dans la dépendance d'un cœur demeuré tout entier en Belgique. Ceux qui, comme moi, vous virent périodiquement rentrer d'Egypte pendant les années douloureuses, à Paris, au Havre, à Londres, n'oublieront pas cette vigueur en vous de la patrie souffrante. Malgré le hâle du climat africain, les habitudes de la fréquentation diplomatique, le contact du flegme anglo-saxon, vous conserviez plus que nous, dans votre allure, dans votre langage, dans votre accent, l'atmosphère de chez nous. Que dis-je ? les splendeurs exotiques, auxquelles on voyait bien aussi que vous étiez sensible, se traduisaient par des analogies, des rappels où revivait la pâle et tendre vision du paysage en-vahi. En sorte que ce que nous trouvons aujourd'hui dans

vos deux livres rapportés de là-bas : *Au long de ma route et Vingt ans d'Égypte*, c'est l'Orient sans doute peint avec goût, avec plaisir, mais d'un pinceau trempé encore des couleurs du pays natal.

Et voilà peut-être, voilà sans doute l'un des secrets de la vivacité de votre emprise sur le milieu international de l'Égypte elle-même. Je garde le chagrin de n'avoir pu aller le vérifier sur place, au temps de votre rayonnement à Alexandrie et au Caire. J'en croirai le témoignage des regrets que vous avez laissés derrière vous, tel ce discours d'adieu du Président de la Cour d'Alexandrie, un Scandinave qui annonce que « sans vous l'Égypte redeviendra plus grise, plus monotone ». Quel soleil aviez-vous donc apporté de nos Flandres brumeuses, en ce delta de feu ? Le Président d'un groupement littéraire réuni, comme celui des Goncourt, dans un grenier va le dire. Par vous une flamme avait été allumée là où ne brillait que la passion du gain ou la fièvre de la croissance économique ; et un cercle d'art réchauffait comme un foyer d'attraction, « modeste groupe de littérature » sous ce titre, donné par vous qui en fûtes le fondateur et le président, « les Amis de l'Art ».

L'Institut d'Égypte, fondé par Bonaparte, rendu à son nom primitif par le Roi Fouad I^{er} votre ami, pouvait avant nous vous appeler à lui. Mais quand, magistrat à la retraite, diplomate sans emploi, activité toujours débordante, vous avez pris vos quartiers définitifs dans notre Bruxelles en transformation, il y eut comme un flottement dans vos préférences. Tout continuait à vous intéresser. Vous sembliez à la recherche d'une Andromède à délivrer. Il s'en fallut de peu que la littérature, dépourvue de chaînes, vous perdît au profit de la politique, captive des partis et de la médiocrité des intérêts particuliers. Curieuse sirène, elle transforme les appels de la place publique en cantilènes et ne respecte, dans ses tentatives de basse séduction, ni l'âge, ni le caractère, ni la haute vocation artistique. Mais ceux qu'elle veut perdre, elle commence par leur brouiller la cervelle. Et vous, Monsieur, vous l'aviez incorruptible et solide dans sa force raisonnante. Un instant troublé par la

perspective de servir encore, vous vous êtes réfugié dans vos souvenirs.

Et cela nous a valu votre meilleur livre, *Sur l'Écran du Passé*, dont le dernier chapitre suffirait à justifier votre présence parmi nous. A cinquante ans de distance, on y voit surgir les ombres que vous avez approchées vivantes et que vous nous restituez sous des traits définitifs. De Barbey d'Aurevilly à Huysmans, de Verlaine à Renan, les voilà les maîtres de votre jeunesse. Ils parlent, ils s'animent, ils laissent d'eux cette empreinte que vous avez subie et qui, par vous, devient un document de l'histoire littéraire. Un autre ne pouvait le donner. Il fallait un Belge, un catholique, un homme ayant traversé la crise qui suivit l'effondrement du Romantisme et la stérilité du Parnasse. Aussi, au moment où vous allez évoquer pour nous la grande figure de notre cher Jules Destrée, vous nous voyez plus qu'attentifs, impatients et recueillis. Personne mieux que vous, parce que idéaliste et combatif, épris d'art et de réalité, soucieux de grandeur et de vérité, ne nous rendra celui que nous ne nous consolons pas d'avoir perdu. Son nom est à jamais uni à la fondation de notre Académie. Il en proposa la création au Roi Albert à qui il consacra, dans un élan d'admiration et de regret, son dernier ouvrage. Nous vous faisons d'avance crédit pour traduire notre gratitude, interpréter notre ferveur et expliquer notre amitié; et nous saluons déjà en lui comme en vous-même, Monsieur, le lettré qui, par l'amour et la pratique de la belle langue française, a su égaler la sincérité du cœur à la vigueur soutenue de l'esprit.

Discours de M. Firmin van den Bosch

Votre Compagnie, Messieurs, est, à un double titre, créancière de ma gratitude : elle a donné à mon modeste effort littéraire une haute consécration et elle a ajouté sans mesure à sa bienveillance en m'appelant à succéder à un homme qu'on ne remplace pas, le fondateur même de l'Académie.

Si, en me conviant vers vous, vous avez voulu récompenser une longue fidélité vouée à l'Art au cours d'une carrière judiciaire variée et mouvementée à souhait, je n'aurai pas l'impertinence de vous dire que vous avez eu tort, et je n'ai même pas à m'excuser d'un cumul, objet d'un préjugé périmé depuis que les hauts exemples d'un Edmond Picard, de l'écrivain même à qui j'ai l'honneur de succéder et de tant d'autres, ont enlevé toute incompatibilité aux activités jumelles du Droit et des Lettres.

Un Procureur Général n'a donc plus aujourd'hui à faire amende honorable pour avoir dessiné des arabesques d'art dans les marges sévères du Code.

On a bien voulu m'assurer d'autre part, que le choix de l'Académie, en la présente occasion, lui fut particulièrement dicté par le désir de reconnaître et de souligner la part que prit la génération spirituelle à laquelle j'appartiens, au renouveau de notre littérature nationale.

Telle ayant été votre intention, vous permettrez sans doute que je ne me présente pas seul devant vous, mais que rejoii-

gnant ici, à côté de vaillants compagnons de lutte et d'idées, des adversaires avec qui j'ai jadis croisé la plume, sans que ces duels aient eu d'autres résultats qu'une loyale et confiante amitié, je puisse venir vers vous accompagné par des ombres amies, déjà évoquées aujourd'hui.

Qu'aux environs de 1890, un groupe de jeunes hommes venus des autres régions philosophiques, aient, tout en sauvegardant leur Crédo, apporté à l'œuvre de notre renaissance littéraire le concours de leur ferveur et de leur activité, c'est là pour eux, par delà les années, un sujet de joie et de fierté.

Faut-il croire qu'il en est de la foi littéraire comme de la foi religieuse, et qu'elle transporte les montagnes ?

Ce furent en effet des montagnes de préjugés et d'indifférence que ces initiateurs durent transporter pour assurer la route libre à leur apostolat.

Celui-ci s'exerça en une terre de mission où une grande tradition religieuse esthétique avait été anémiée par le jansénisme, racornie par la routine et faussée par la politique.

Tâche ingrate que de revivifier cette tradition en lui insufflant le goût rédempteur de la modernité, en lui inculquant le sens averti de l'éclectisme, et en lui enseignant cette vertu de tolérance qui commande inflexiblement de reconnaître la beauté partout où on la rencontre, fût-ce chez ceux qui pensent et sentent autrement que nous.

Tâche ingrate, et cependant remplie.

C'est que d'abord nous trouvâmes parmi nos devanciers un répondant de grand choix : Prosper de Haulleville. Figure attachante, trop voilée par l'oubli, d'un croisé moderne qui, arc-bouté avec fermeté sur des principes éternels, pensait et guerroyait en avant de son époque. Il aimait à raconter que dans sa jeunesse il avait subi deux fortes influences, d'apparence très différentes : Lacordaire et Rachel.

A l'école du grand moine d'Occident, il s'initia au culte de la liberté, tandis que l'illustre tragédienne lui inculquait la passion de la beauté. Philosophe, historien, essayiste politique et littéraire, Haulleville avait le sens divinatoire de l'heure qui approche et il voulait que la jeunesse allât

au-devant d'elle et vécût dans l'avenir plutôt que dans le passé. Directeur du *Journal de Bruxelles* et de la *Revue Générale*, il fit bénéficier le quotidien et le périodique de la vertu de renouvellement qui était en lui; à un moment où des préventions obtuses persistaient contre la Jeune Belgique, il accueillit comme collaborateurs Georges Rodenbach et Iwan Gilkin. Ainsi, Haulleville avait préparé un héritage de bravoure intellectuelle que reçut en partage Eugène Gilbert lequel, si une mort prématurée ne l'avait enlevé à son beau destin, devrait en toute équité occuper la place que votre bienveillance a faite aujourd'hui mienne.

La plupart d'entre vous ont connu cet élégant et charmant Gilbert, à l'âme si généreuse, à l'esprit tout en nuances et en délicatesses. A ce critique pénétrant et primesautier, dont la rare faculté d'analyse était doublée de la diplomatie la plus subtile, nos Lettres et vos livres, Messieurs, doivent d'avoir pénétré dans un milieu qui leur était jusque-là ombrageusement et injustement fermé.

A cette pénétration heureuse contribua aussi l'Abbé Henry Moeller, notre garant théologique et que nous appelions volontiers notre « aumônier ». Mais quel aumônier bousculant ! Un archevêque Turpin, qui aurait brandi lui-même Durendal et livré perpétuellement bataille. La fièvre de l'art le possédait tout entier; elle avait durci les traits de son visage, mis dans son regard une flamme toujours agressive et imprimé à toute sa petite personne, jamais au repos, une allure de combativité.

Mais sous ces dehors d'attaque se dissimulait si mal une âme tendre et délicate; il cultivait la fidélité en amitié à la manière d'un service littéraire, et avait donné comme but à son existence de ménager, parfaitement respectueux des idées d'autrui, cette concentration artistique qui, au moins autant que des concentrations d'un autre ordre, travaille à la grandeur d'un pays.

* * *

M'excuserez-vous, Messieurs, de m'être attardé près de ces mémoires chères ? Nulles d'ailleurs ne pouvaient mieux m'amener à celui dont je vais parler.

Car Jules Destrée suivit dès le début, avec curiosité d'abord, avec sympathie ensuite, le mouvement littéraire que je viens d'esquisser. Un jour de mars 1892, il m'invita à venir en analyser la genèse et le développement devant le Jeune Barreau de Charleroi. Et à l'issue de la réunion, il me conduisit à Marcinelle.

* * *

Je revois, à près de cinquante années de distance, la petite maison « au bord de la route, au milieu des arbres » et baignée ce jour-là d'un soleil printanier.

Dans la chambre familiale, un père, de haute stature, à l'accueil franc et cordial, était entouré de ses deux fils, qui dès lors portaient, sur tout l'être, les signes de leur destinée future : l'un, au profil de médaille, sous la crinière foncée de ses cheveux, révélait dans l'énergie du geste, de l'attitude et du verbe, une vocation impatiente d'agir; l'autre blond, de la blondeur des épis mûrs, au visage de page florentin, recérait en ses yeux un rêve qui, un jour, devait s'achever dans la mystique.

Autant que l'affection, la passion de l'art unissait Jules et Olivier-Georges Destrée.

Pèlerins d'Italie, durant leurs longues haltes méditatives devant les chefs-d'œuvres, ils avaient reçu le message de la beauté, avec une ferveur qui les prépara à prendre rang dans les milices, menées par la Jeune Belgique, à la conquête audacieuse d'une esthétique nouvelle.

Au début de sa carrière littéraire, Jules Destrée connut toutes les ivresses d'un individualisme hautain, toutes les voluptés des jeux prismatiques de la forme et l'aristocratique orgueil de se distinguer en la méprisant « de la multitude abjecte et détestée ».

Pour lui aussi, l'art pour l'art, plus qu'une philosophie ayant en elle-même son but et une esthétique trouvant en soi sa propre fin, l'art pour l'art fut une atmosphère. C'était dans l'exaltation du cinquantenaire du Romantisme l'appel d'un jeune dieu à qui on prêtait les yeux de Hugo et qui avait l'effronterie de Théo Gautier; c'était le banquet

Lemonnier hissé au niveau d'une bataille d'*Hernani*, la lavallière remplaçant le gilet rouge et l'écusson *Ne crains* arboré sur le pourpoint de velours; c'était la tête de turc de Ponsard infligée injustement à M. Charles Potvin, le *Sesino* transformé en Cénacle et la bière baptisée ambroisie; c'était la proclamation sonore et souveraine de la « fin des bourgeois » et, en exergue à un premier essai, ce sous-titre qui était tout un programme : « Égoïste collection de reflets et de souvenirs d'art ». Et c'était, pour encouragement et récompense, un regard doux et voilé de Georges Rodenbach, une approbation métallique d'Albert Giraud; une tape dans le dos, rude et cordiale, d'Emile Verhaeren, un « très bien, jeune homme ! » protecteur du Maréchal des Lettres de La Hulpe et une consécration décisive par l'accueil talon rouge dans l'intimité fastueuse d'Edmond Picard.

Comme ses compagnons, Jules Destrée commença par vivre son art « hors du siècle », ou plutôt « au-dessus du siècle ».

La capitale tentaculaire avait accaparé tout entier le jeune provincial émigré qui, comme Ophélie au gré du fleuve, s'était abandonné avec délices au courant des fièvres égoïstes et des intransigeances totalitaires; à un pastiche piquant du *Journal des Goncourt*, le *Journal des Destrée*, il confiait cette impertinente confession d'un enfant fin de siècle : « J'ai connu un petit garçon qui aimait à se placer près du cocher ou sur les impériales des omnibus; il y était mieux pour cracher sur les passants ».

Défi passager ! Les hasards de la vie professionnelle allaient ramener le petit garçon de Marcinelle parmi « sa terre et ses morts » et le cœur chez lui reprit le pas sur l'imagination.

Il n'avait pas grandi en vain au milieu d'un peuple de durs et rudes travailleurs, dans l'ambiance d'un symbolisme parfois tragique de fumées d'usines et de lueurs de hauts fourneaux.

Ayant retrouvé le spectacle quotidien du labeur et de la souffrance, Jules Destrée sentit « son âme compliquée s'ouvrir à la simple et bonne pitié » et il réalisa l'unité de

son destin : entré dans la vie publique, et s'étant donné comme but le combat contre la misère et la croisade pour la justice, il mit sa plume d'écrivain au service de son apostolat social.

Sans doute il ne faut sous-estimer, dans l'œuvre de Jules Destrée, ni la valeur ni l'agrément du délicat divertissement sentimental de *Lettres à Jeanne*, pas plus qu'il ne faut dédaigner le romantisme inquiétant où évoluent *Les Chimères*.

Cependant, à ces exercices brillants de dilettante, il doit être permis de préférer des livres qui révèlent une vision plus large et sont imprégnés d'une sève plus généreuse, et dans lesquels Jules Destrée s'est colleté avec la vie et a puisé directement en elle son inspiration : *Quelques histoires de Miséricorde*, *Le bon Dieu des Gaulx*, *Le Secret de Frédéric Marcinel* et ce que nous appellerions aujourd'hui un reportage de grand style : *Une campagne électorale au pays noir*.

Plusieurs des livres d'imagination de Jules Destrée appartiennent à la littérature judiciaire. Tranches de vies découpées dans la réalité proche et immédiate, reflets des conflits d'idées et de sentiment que suscite, dans les esprits et dans les cœurs, l'exercice de la justice, ce sont des contes, non des romans. Le genre n'est pas sans péril de la thèse pédante. Pour éviter l'écueil, il importe, comme Jules Destrée en eut le souci, que l'écrivain ne permette pas au juriste de prendre le pas sur l'artiste, et que les êtres qu'il fait se mouvoir et parler vivent d'une autre vie que celle de leur créateur, se détachent de lui et gardent leur relief. Qu'un magistrat trop asservi à la lettre du Code, devienne un « bon juge » au spectacle des souffrances causées par sa rigueur et qu'un gendarme sans pitié se transforme en un brave homme pour avoir escorté trop de faiblesses et trop de misères, nous l'admettons volontiers parce que l'historien de ces évolutions psychologiques a su, avec pénétration, en analyser le développement et les transposer dans l'art, sans l'aide du coup de pouce du théoricien.

La contribution de Jules Destrée à la littérature judiciaire souligne le potentiel de beauté que recèlent les pierres

sévères des palais de justice et les reflexes profondément humains que peut lui donner une sensibilité qui vibre et compatit.

Dans son œuvre littéraire il convient de mettre hors de pair deux livres d'une inspiration bien dissemblable : *Les Fondateurs de neige* et *Le Mystère quotidien*.

Les Fondateurs de Neige est le mémorial d'une « campagne de Russie » aussi décevante que l'autre.

Ministre plénipotentiaire de son pays et un des chefs du socialisme belge, Jules Destrée abordait en Russie à une heure qui avait l'aspect du plus angoissant point d'interrogation posé devant l'avenir. L'architecture despotique de l'empire des Tzars, depuis longtemps minée et lézardée, venait de s'écrouler. Dans la pensée du diplomate-démocrate, une immense espérance ouvrait les ailes et elle était agrandie et spiritualisée par le cadre même où elle se déployait, « les aurores de Pétrograd, où la blancheur de la neige et l'or du soleil combinent leur magie avec le bleu turquoise du ciel ».

Hélas, l'illusion fut brève et la déception cruelle : là où Jules Destrée s'était attendu à trouver les premiers linéaments de la justice sociale, organisée sous le signe d'une autorité bienveillante et cohérente, il découvrit l'inconsistance déjetée et velléitaire des Kerenski; au lieu d'un peuple émancipé tendant la main aux autres peuples libres, il se heurta au geste revêché de la xénophobie. Et déjà un impérialisme nouveau s'apprêtait à remplacer l'impérialisme ancien. La Russie avait simplement changé de dictature. « Ces gens-là sont pareils à leurs maîtres », proclama avec amertume Jules Destrée. Et frappé au cœur de son idéalisme, il s'en alla désolé. Mais avec la somme de ses déconvenues d'internationaliste, de ses tristesses d'homme et de ses impressions d'artiste, il fit un livre sincère et justicier qui est une des belles choses de notre littérature.

Et voici *Le Mystère quotidien*.

Dans ce livre, Jules Destrée a mis le plus de lui-même et nous a permis d'approcher davantage de sa pensée et de son cœur.

Sous leur forme familière, ces dialogues creusent les divers aspects de la vie et des idées. Mais soudain, de quel troublant accent ne résonnent-ils pas, quand ils abordent cette énigme de la destinée, qui, à certaines heures où le silence est maître, devait préoccuper et inquiéter l'âme élevée de Jules Destrée. Ne nous y trompons pas. Alors les interlocuteurs fictifs, imaginés pour l'animation du récit, s'effacent et font place à une chère présence réelle. C'est Olivier-Georges qui s'entretient avec Jules. C'est le moine aux certitudes conquises par l'esprit de sacrifice, qui donne la réplique au loyal chercheur de vérité.

A ces échanges d'idées, d'une sérénité si prenante, nous assignons volontiers comme cadre la noble solitude abbatiale des cloîtres de Maredsous et du Mont-César, où si souvent, au témoignage des compagnons en religion de Dom Bruno, les deux frères marchèrent côte à côte, tantôt souriant avec complaisance au rappel des clairs souvenirs de leur commune jeunesse, tantôt graves, de toute la gravité et peut-être de toute l'angoisse des problèmes posés devant leur pensée.

Respectons l'inachevé du *Mystère quotidien*; ces conversations sans conclusion entre chemineaux de deux routes parallèles, marquent du sceau de la sincérité des idées divergentes qui ne prévalurent jamais contre une affection plus forte que la mort.

En ce cabinet de travail de la rue des Minimes, où son cerveau en gestation constante et fiévreuse, baignait dans une atmosphère de chefs-d'œuvre, Jules Destrée ne voulut-il pas, jusqu'à son dernier jour, que d'un très simple portrait mis en place d'honneur, le regard pur et méditatif de Dom Bruno se posât sur son labeur ?

Et n'est-ce pas là, en même temps qu'un gage souverain de bonne foi, un témoignage émouvant de solidarité fraternelle survivant à la fuite vers l'invisible ?

* * *

La vie intérieure de l'homme d'action est l'élément même de son apostolat; c'est le terreau qui nourrit la fleur de son génie, en assure l'éclosion, en favorise l'épanouissement.

Et quelle incomparable fleur d'une beauté colorée et passionnée, que l'éloquence de Jules Destrée !

La nature l'avait comblé de tous les dons de l'orateur : un masque léonin et tumultueux, dans lequel la miséricorde adoucissait l'éclat des yeux; une voix où la sonorité rouge des cuivres se mêlait à la douceur alanguie des cordes; un geste qui, tantôt impératif, tantôt enveloppant, forçait la conviction ou l'entraînait; enfin, une langue d'une variété égale à sa richesse, et qui charriait pêle-mêle de la lave, des joyaux et des pétales de roses.

Le secret de la domination et du charme exercés sur tous les auditoires, par cette parole exceptionnelle dans notre art oratoire, est que Jules Destrée possédait un sens large et subtil de l'orchestration des idées, qu'ayant à sa disposition une infinité de registres, il adaptait admirablement l'expression à la pensée, ne prodiguait ni ne faussait ses élans, mais les graduait avec un discernement parfait et donnait comme point d'appui à son essor vers les sommets, une dialectique développée avec clarté et mesure. Une telle éloquence spontanée et ordonnée, jaillissante et mélodieuse, où l'inspiration accepte la discipline pour mieux rythmer son ascension, est vraiment de la beauté en action.

Toutes nos assemblées portent le deuil de cette voix qui s'est tue à jamais : le Palais, le Parlement, et ces salles de meetings du pays noir où le tribun faisait palpiter, dans l'atmosphère bleue de fumée, au-dessus des fronts las des ouvriers de la mine ou de l'usine, les ailes frémissantes de la justice et de la solidarité.

En s'inspirant de la vie et de l'œuvre de Jules Destrée, on pourrait écrire l'histoire, nullement romancée, d'un maître du Barreau. Elans conquérants du départ, se heurtant aux premières difficultés et aux premières désillusions. Repliement méditatif sur soi-même et reprise de confiance au contact de la noblesse de la profession, graduellement découverte. Enfin, dans un horizon apaisé et élargi, sous l'influence de la sensibilité et par la discipline de la volonté, montée progressive vers la pleine conscience d'une mission d'où on domine et juge la vie au lieu de la subir.

La génération judiciaire à laquelle appartenait Jules Destrée eut comme maîtres, au Barreau, une pléiade d'avocats qui, sous la poussée d'un sens social plus généreux et plus compréhensif, imprimèrent au Droit une orientation inédite. A la grande école des Picard, des Le Jeune, des Janson, des Braun, des Herman de Baets, leurs disciples apprirent non seulement l'art traditionnel d'insuffler la vie à un dossier, mais l'art nouveau de faire surgir, de cet ensemble de documents froids et rigides, une chose plus qu'animée, une chose humaine. Grâce à ces novateurs, le cœur et ses puissances émotives pénétrèrent dans les arcanes jusque-là trop fermées de la Loi et la justice s'adjoignit comme collaboratrice la bonté.

A cette évolution, Jules Destrée adhéra avec enthousiasme. Elle s'incorpora à sa personnalité, rythma sa pensée et enflamma sa parole. Le don de poésie qu'il portait en lui et que le Bâtonnier actuel de l'Ordre, Maître Thomas Braun, a mis récemment et magnifiquement en valeur, le don de poésie s'épanouit en immense tendresse pour les révoltés, les égarés, les malchanceux. Sous les lambris sombres de la Cour d'Assises, au long des procès retentissants nés des premiers et tragiques conflits du travail, une voix incomparable s'éleva, à l'accent dominateur et vibrant, et dont l'appel à une justice humanisée traversait la lourde atmosphère du prétoire, comme un rayon de lumière rédemptrice dans une toile de Rembrandt.

Une même inspiration, élevée et chaleureuse, dictait à Jules Destrée ses plus grands discours parlementaires. Pêle-mêle avec tant de propos mineurs et périmés, ces discours dorment aujourd'hui dans la nécropole poussiéreuse des Annales. Ce sont des déesses en sommeil, mais qui restent des déesses. Réveillez-les et vous serez émerveillés, comme au jour de leur première venue, par l'éclat de fraîcheur et de splendeur de leurs robes et par la persuasion impérieuse et harmonieuse de leurs paroles. Ce furent elles qui posèrent sur la tête de Jules Destrée le laurier des triomphateurs, après tant de campagnes éclatantes et victorieuses où la magie du verbe eut sa large part et qui assurèrent aux

masses laborieuses plus de dignité d'existence et un sort matériel meilleur. Commentateur entraînant et adaptateur pathétique, en des temps nouveaux, du « *Misereor super turbam* » de l'Évangile, Jules Destrée, Athénien parmi les Spartiates, renouvela, devant le Parlement, en faveur de son idéal démocratique le miracle d'Orphée.

Mais peut-être bien Jules Destrée atteignit-il les cimes mêmes de l'éloquence, quand au cours de la guerre, il entreprit sa « Campagne d'Italie » en interprète des souffrances de son pays, en messager de ses héroïsmes et en mendiant de justice.

Tout concourait à imprimer à cette mission un caractère pathétique : au delà des Alpes, le pèlerin accablé des plus nobles soucis, retrouvait, avec son adolescence, baignée de lumière claire et douce, les indicibles ferveurs dont l'art avait fait le creuset où se forma sa personnalité.

Ses souvenirs même donnèrent à sa voix un accent d'admiration et de gratitude qui alla droit au cœur des foules, et les enchaîna à la voix de celui que notre illustre confrère, Maurice Maeterlinck, témoin de cette randonnée historique, appela : « l'orateur formidable » .

Lorsque, secouée dans ses fibres les plus profondes, l'Italie à son tour entra dans la mêlée pour le Droit, Jules Destrée accueillit en pleurant ce salaire munificent de son patriotisme.

Ah ! Messieurs, saluons le patriotisme de Jules Destrée.

Il fut lucide et agissant.

Soucieux de tenir compte des différences ethniques et de l'orientation diverse des cultures, ce patriotisme hiérarchisé avait donné l'affection pour la petite patrie Wallonne, comme levain à l'amour total pour la grande patrie Belge.

Devant l'esprit et pour le cœur de Jules Destrée, la Belgique se dressait une et maternelle, ouvrant les bras, avec une égale tendresse à tous ses enfants. Il se garda toujours, comme d'un sacrilège, d'ériger en symbole de la patrie, une statue mutilée.

* * *

Nommé Ministre des Sciences et des Arts, le 9 décembre

1919, Jules Destrée le resta pendant dix-huit mois au cours desquels il ne se contenta pas, selon une formule facile, de vivre.

Sachant que le pouvoir est souvent sans lendemain, il écouta les conseils d'Horace, et il cueillit le jour avec empressement pour le vouer à des initiatives heureuses et hardies en matière d'enseignement, pour créer l'œuvre si bienfaisante des Bibliothèques populaires et pour apporter à l'Art et aux Lettres, ces éternels parents pauvres, assis à l'extrémité de la table du budget, une aide qui ne fut pas uniquement oratoire et platonique.

Une institution, cependant, eut toutes ses complaisances : la formation d'une nouvelle élite par la création du Fonds des mieux doués, destiné à épargner aux enfants du peuple, marqués pour l'ascension sociale, les rigueurs des débuts et à les aider à franchir les obstacles de l'étape.

De ce geste de philanthropie spirituelle, voici alors le complément émouvant : avec le consentement de son admirable compagne, Jules Destrée a assuré au Fonds des mieux doués, ce qui restera un jour de son héritage.

Saluons le Ministre qui a voulu pour sa mémoire la survie d'une semblable charité intellectuelle !

Lorsque Destrée déposa son portefeuille, tant de magnifiques projets — il nous l'a dit lui-même — s'agitaient encore dans sa tête « beaux oiseaux couleur de feu, couleur d'espoir qui voltigeaient dans la volière, mais qui n'ont pas pu prendre leur essor ».

Tout au moins eut-il le temps de fonder notre Compagnie et de la doter du statut qui la régit. L'idée était ancienne, et plusieurs d'entre vous avaient voué à sa défense et à sa diffusion leurs efforts tenaces.

Mais, vous le savez, la Politique est la salle d'attente des idées; elles y meurent parfois et elles s'y attardent toujours.

Plutôt qu'un homme d'Etat pour qui l'Art n'eût pas existé, que ce soit Jules Destrée qui ait tiré l'Académie des limbes du devenir et ait apposé sa signature sous l'arrêté royal du 19 août 1920, c'est là, pour nous, un titre de noblesse dont il n'est pas nécessaire de mettre en relief le prestige.

L'homme politique, quand il est de la qualité de Jules Destrée, obéit à certaines heures à l'appel de l'évasion. Il sent un besoin impérieux de se libérer du réseau de soucis, d'intrigues et de combinaisons dont est tissée la vie publique contemporaine.

Voulant se retrouver lui-même, il monte, après la lassitude et parfois l'écoeurement du jour, dans sa tour d'ivoire rejoindre l'Art. Là, au-dessus des rumeurs extérieures, il retrouve les Maîtres dont la révélation garde pour lui l'enchantement du premier amour; et jusque tard dans la nuit, il converse avec eux, sollicite et reçoit la confiance du génie.

Heureux, Messieurs, le parlementaire qui, mettant une cloison étanche entre ses activités, parvient ainsi à se ménager l'alibi de la communion avec les chefs-d'œuvre!

La critique d'art est la part prépondérante de l'œuvre de Jules Destrée. Elle est réfléchie, fervente, et servie par un grand don d'évocation.

Quelle tendresse émue, mais toujours clairvoyante, Jules Destrée a vouée à ceux qui ont éveillé sa vocation artistique : les peintres d'Ombrie, de Toscane et de Sienne.

Comme il a su les situer sûrement dans l'évolution esthétique!

De quelle main délicate il a cueilli les fleurs gracieuses, écloses dans leurs toiles!

Avec quelle compréhension subtile il a interprété le symbolisme des attitudes, des regards et des gestes, et combien exaltant l'hymne à la lumière que le commentateur entonne en l'honneur des maîtres préférés?

Deux hauts lieux de l'Art italien eurent la prédilection de Jules Destrée : le couvent de Saint-Marc à Florence et le Campo Santo de Pise.

Fra Angelico, reproduisant sur les murs blancs des cellules, en des formes presque immatérielles, ses songes agenouillés, et Benozzo Gozzoli, déroulant au-dessus des tombes alignées un cavalcadant et fastueux poème de la vie, c'étaient là deux aspects de la Beauté, mais qui passionnaient également

une âme toujours partagée entre le culte du rêve et l'amour de l'action.

Cette dualité d'inspiration et les échos profonds qu'elle avait en lui, firent bénéficier le XV^e siècle italien, celui de l'Angelico et de Gozzoli, d'une préférence exclusive de Jules Destrée : cette époque lui apparaissait comme les temps héroïques. Après eux « au XVI^e siècle c'est le déclin; au XVII^e siècle c'est la décadence; au XVIII^e siècle, la nuit ».

Opinion que d'aucuns ont jugé hasardeuse, mais que leur auteur, tout au moins, eut en commun avec un juge sensible et averti, J. K. Huysmans.

Une confiante amitié unissait J. K. Huysmans et Jules Destrée, et dans la nombreuse correspondance encore inédite du maître d'*A Rebours* — si riche en documentation variée et colorée — on peut noter le plein accord des deux écrivains dans une admiration totale jusqu'à en être partielle, pour les Primitifs italiens. Dans deux lettres de décembre 1890, Huysmans félicite Destrée : « heureux homme », proclame-t-il, « d'avoir pu aller, dans les musées italiens, se décrasser l'œil des abjectes mièvreries de ce temps ». Et il ajoute : « Les Primitifs, c'est tout l'Art, le seul art véridique et grand, le réalisme absolu avec des jets d'âme ».

Il est un moment où celui qui relit ces essais consacrés par Jules Destrée aux Primitifs italiens, s'arrête avec émotion : le texte de l'écrivain est illustré et magnifié par des eaux-fortes remarquables. Elles ont pour auteur celle qui ne fut pas seulement la fidèle compagne de route de Jules Destrée, mais aussi la sœur compréhensive de son esprit et la collaboratrice attentive de son œuvre.

La mort, en brisant des liens de tendresse, a rompu en même temps des liens d'art.

Et les amis s'inclinent, unissant celui qui est parti et celle qui reste, dans un même et profond sentiment de respect attristé et affectueux.

* * *

La dévotion de Jules Destrée, après s'être nourrie des Beautés de l'Italie, devait se replier filialement vers son pays et particulièrement vers son terroir.

Ici s'affirmèrent chez lui les plus clairvoyantes qualités d'animateur. Voulant, selon sa propre expression, rendre à la Wallonie ses couronnes et lui donner la conscience de sa valeur artistique, il prit l'initiative, en 1911, en même temps que d'un Salon d'art moderne, de cette admirable « Exposition des Arts anciens du Hainaut » qui révéla à la Belgique « sous un horizon hérissé de terrils et de cheminées », une terre d'art et de travail.

Tout un grand passé, insoupçonné et dispersé, fut réuni, sous la houlette d'un incomparable berger, et se prolongeant jusqu'à nous, aboutit à la glorification de Constantin Meunier, dont l'œuvre douloureuse et miséricordieuse imprima le sceau du génie moderne à cette synthèse de chefs-d'œuvre restitués au sol qui les vit naître.

Si, pour cette reconstitution de l'Art wallon, Jules Destrée eut à ses côtés le compagnon fidèle de sa vie, de son esprit et de son cœur, Paul Pastur, dont l'affection se prolongera jusqu'en la fraternité du tombeau, il s'adjoignit d'autre part deux prêtres comme collaborateurs de la partie religieuse de cette rétrospective : son frère Dom Bruno, venu du fond de son couvent, et porteur dans ses mains — à la manière des donateurs gothiques — d'un reliquaire de splendeur, et le chanoine Puissant en qui le Hainaut, tout le Hainaut, vénère, à juste titre, le redresseur tenace des torts artistiques trop longtemps infligés à la terre wallonne.

L'éclat et l'exemple de cette manifestation de Charleroi rétablit l'harmonie des deux profils du visage artistique de ce pays, injustement défiguré jusque-là.

C'est encore en faveur de la Wallonie que Jules Destrée introduisit, devant le Tribunal de l'Histoire de l'Art, deux causes auxquelles la valeur de l'avocat et l'ingéniosité du dialecticien donnèrent un grand retentissement.

Ce sont, en vérité, deux procès d'état civil que plaida Jules Destrée : le premier tendait à mettre un nom sur la haute figure voilée du Maître de Flémalle qui devrait s'appeler Robert Campin de Tournai; le deuxième avait pour but de faire déclarer que Rogier Van der Weyden aurait droit

à être classé définitivement sous l'appellation exclusive de Roger de la Pasture.

Bien entendu, les efforts du brillant défenseur d'un génie anonyme et d'un génie travesti allaient au delà d'une attribution patronymique ou d'une querelle linguistique. Ils visaient à l'enrichissement du trésor de l'Art wallon, par la conquête de rares joyaux.

Une telle revendication devait appeler une réplique; la Flandre menacée d'être dépossédée d'un Maître, éleva une voix qui avait toute la rudesse du terroir.

Gardons-nous, Messieurs, de prendre parti dans ces débats, et en attendant qu'un jugement définitif soit rendu — et il risque bien de ne l'être jamais — admirons chez l'avocat de Robert Campin de Tournai et de Roger de la Pasture, l'abondance de l'information, la maîtrise de l'argumentation, le sens de la technique, le don de restituer ou de prêter aux chefs-d'œuvre l'atmosphère de leur origine, et cette courtoisie dans la discussion qui est le signe même d'une conviction sincère.

* * *

L'art du voyage, tel que le concevait et le pratiquait Jules Destrée, avec la hantise fiévreuse de tout connaître, de tout comprendre et de tout sentir, l'avait préparé, dans l'ordre esthétique, à une action internationale.

Il s'était penché sur les civilisations les plus différentes, il avait recueilli en lui les reflets des paysages les plus variés et le visage que chaque peuple donne à l'art lui était familier. Le contact avec les princes de l'esprit étranger lui valut, outre la joie d'illustres amitiés, un moyen de contrôle de ses observations et de ses impressions personnelles.

Aussi, dès avant de franchir le seuil de l'Institut international de Coopération intellectuelle, Jules Destrée portait-il en lui, entrevue depuis longtemps et lentement mûrie, l'idée même qui fut assignée comme objectif à l'activité de cet organisme : créer entre les pays cette Internationale de l'esprit qui, si elle se garde du dissolvant, esprit de faction particulariste, ne risque pas de dissidence.

Au poste élevé de Président de la Commission des Lettres et des Arts, Jules Destrée sut, par ses talents d'orateur et de séducteur, rendre contagieuse la flamme de prosélytisme qui brûlait en lui.

Une des premières réalisations de l'Institut, et dans laquelle Destrée eut une part prépondérante, fut l'Office international des Musées, appelé à constituer, par delà les frontières, un fonds commun des chefs-d'œuvre et à lui assurer une universalité rayonnante et éducatrice. Ici, à la parole, Jules Destrée joignit l'exemple, qui était d'ailleurs plus et mieux qu'un symbole.

Ministre des Sciences et des Arts, il restitua au climat natal du Palais des Doges à Venise la *Junon* de Véronèse, prisonnière jusque-là au Musée de Bruxelles, et, en échange, il eut la joie et la fierté de ramener d'exil le portrait de Laurent Froidmont, par Roger de la Pasture.

Jules Destrée voulut que la rentrée en Belgique du Maître préféré fût solennellement fêtée.

C'était le 26 juillet 1921. Debout à côté de la toile de Roger, dans une ambiance exaltante de chefs-d'œuvre, le Ministre esthète se donna tout entier en une symphonie verbale, où les frémissements du cœur s'entremêlaient aux jaillissements de l'esprit. Ce jour-là, Jules Destrée, la crinière en désordre, le masque marqué de la fièvre de l'apostolat et le geste allongé en caresse vers le tableau reconquis, apparut comme un grand officiant à l'autel de la Beauté.

* * *

Jules Destrée aimait l'art avec cette plénitude d'en vouloir l'ambiance pour sa vie intime. Il n'y eut là aucune de ces inconséquences que se complaisaient à souligner les Pharisieus, pas plus que nulle étroite pensée de jouissance égoïste. Cet esthète altruiste pratiquait l'hospitalité large et généreuse et sa grande joie était de ménager à ses amis et aux familiers de sa demeure l'atmosphère qu'il désirait pour lui-même. Ne suffit-il pas à cet égard d'évoquer les samedis du salon Destrée ?

De ce salon, Marcel Proust eût aimé le raffinement du

cadre, l'harmonie délicate des fleurs, la grâce scintillante des verres vénitiens, la fine succulence des friandises.

Il eût joui en observateur pénétrant et un peu ironique, de la liaison animée et sans contrainte, établie et maintenue par la souriante diplomatie d'une hôtesse habile et exquise, entre gens de mondes si différents et de pensées si diverses, que là seul ils pouvaient se rejoindre et commercer.

A ce microcosme paradoxal et désinvolté de la vie bruxelloise, Jules Destrée souriait de son regard heureux et il ouvrait pour lui le riche écrin de son esprit.

Assis au centre d'un divan profond, il conviait à confession les plus jolies femmes; puis de son pas nonchalant, l'éternelle cigarette aux lèvres, il circulait parmi les groupes où se coudoyaient, dans une familiarité passagère, la duchesse de Guermantes et Madame Verdurin, Swann et M. de Norpois, recherchant, tous, le temps perdu, parmi les jeunes filles en fleur.

A présent, les invités sont partis; dans le « home » rendu à l'intimité, Jules Destrée s'entretient familièrement avec l'ami qui s'est attardé. Et voici qu'en lui se décèle l'homme, l'homme en détente, l'homme au repos, mais dont la pensée continue à travailler pour son propre plaisir et pour la joie de se donner à autrui. Et cette pensée, débordante de souvenirs, cherche son expression et la trouve toujours sans efforts; et elle va, elle va, chassant pêle-mêle devant elle les idées et les images. Un impressionnisme tout en nuances et à facettes marque cette conversation qui passe d'un sujet à l'autre, voyage au gré capricieux de l'inspirateur, de Paris à Genève, d'Athènes à Rome, du Caire à Pékin, touche tour à tour à la politique, à l'art, aux mœurs, à la mondanité, émet en raccourci un projet, campe un portrait, lance un paradoxe souligné d'un sourire, fuse en un trait d'esprit. Tout cela, pour l'interlocuteur enchanté et amusé, fait de la vie, une vie intense, dépouillée d'appâts, baignée d'un optimisme robuste. Peut-être est-ce bien là le secret de l'influence profonde et multiforme qu'exerça Jules Destrée : il fut un indéfectible optimiste. Donnant au rêve le visage même de l'avenir, assignant à son action des buts que nulle décon-

venue ne voila jamais d'une ombre, s'appuyant sur l'espérance pour mieux se raidir contre les fatigues de la vie, Jules Destrée a gardé jusqu'au bout, intacte, la confiance en toutes les causes de Beauté et de Bonté pour lesquelles partit en croisade, il y a un demi-siècle, l'adolescent de la petite maison de Marcinelle, « au bord de la route, au milieu des arbres ».

* * *

2 janvier 1936. Ce soir-là, au seuil de la nuit, une grande existence passionnée d'action et de rêve s'éteignit doucement, comme, au bout de la cire, la flamme d'un cierge.

Pendant plusieurs heures, un silence entrecoupé de sanglots, plana sur le grand mort dont le visage puissant et tourmenté, tel que l'art d'Opsomer et de Bonnetain le transmettra à la postérité, avait revêtu une sérénité reposante.

Mais, quand l'aube se leva, une traînée d'indicible tristesse envahit Bruxelles, et par delà la campagne embrumée, déferla au pays noir, où quatre simples mots, affichés sur les murs, annonçaient le deuil de la nation et de l'art : Jules Destrée est mort.

Puis, ce furent les funérailles, ultime voyage de ce chemineau inlassable, et qui, en passant par son berceau, le conduisirent à sa tombe.

Pour ce dernier pèlerinage, Jules Destrée avait répudié la solennité des pompes officielles, mais il eut ce que secrètement il a dû désirer : un élan vers lui, un élan désolé et recueilli de toute la masse des travailleurs qu'il avait aimés et servis.

Sur le haut promontoire qui domine Marcinelle, et d'où le regard embrasse le large et haletant paysage de la Wallonie au labeur, Jules Destrée dort, bercé par les rumeurs proches de l'effort humain continué.

Inclinons-nous, Messieurs, et qu'il soit permis à un croyant d'appeler à ses côtés, pour cet hommage suprême, l'ombre fraternelle de Dom Bruno.

CHRONIQUE

LES PRIX

Les jurys chargés d'examiner les ouvrages soumis au concours pour les Prix des Fondations ont été constitués.

Prix Beernaert : MM. L. P. Thomas, F. van den Bosch et H. van Offel;

Prix Bouvier-Parvillez : MM. L. Delattre, G. Garnir et G. Rency;

Prix Eugène Schmits : MM. G. Charlier, G. Marlow et H. Stiernet.

LES CONCOURS

MM. G. Garnir, G. Rency, G. Vanzype et Th. Fleischmann ont été désignés pour prendre connaissance des ouvrages soumis au premier concours de 1937.

MM. G. Charlier, G. Marlow et L. P. Thomas sont chargés de l'examen des ouvrages soumis au deuxième concours.

OUVRAGES REÇUS

Institutions d'Enseignement supérieur et de Recherches en Belgique. Bruxelles, Fondation Universitaire, 1937.

Dr WILLEM-PÉE. — *Dialectgeographie der Nederlandsche Diminutiva.* Tongres, Michiels Broeders (Mémoire couronné par l'Académie Royale Flamande).

L. MICHEL. — *Quelques aspects de la Légende de « Basin le bon larron ».* Bruxelles, 1936.

Jules FELLER. — *Liège, Legia et Glain, Merchoul et Pilchoul.* Etude historique et philologique. Liège, Bulletin du Dictionnaire wallon, 1935.

Georges DOUTREPONT. — *La Légende « du Chevalier au Cygne » pendant le XIX^e siècle.* Mélanges Abel Lefranc. Paris, Droz, 1936.

Comte CARTON DE WIART. — *Souvenirs sur Edmond Picard.* Extr. de la *Revue Générale.* Bruxelles, 1936.

Jules FELLER. — *Toponymie de la Commune de Jalbay.* Avec la collaboration de M. Guillaume Henen pour la partie documentaire. Liège, Vaillant-Carmanne, 1937.

Gustave CHARLIER. — *Aspects de Lamartine (Lettres inédites).* Paris, Editions Albert, 1937.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges

- MM. FRANZ ANSEL, avenue Marie-José, 52, Bruxelles.
ALPHONSE BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
CHARLES BERNARD, 50, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.
EMILE BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 187, Bruxelles.
GUSTAVE CHARLIER, 183, avenue Milcamps, Bruxelles.
LÉOPOLD COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).
HENRI DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles.
LOUIS DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.
GEORGES DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
LOUIS DUMONT-WILDEN, 181, avenue Paul Doumer, Rueil (Seine-et-Oise).
JULES FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.
GEORGE GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
VALÈRE GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
EDMOND GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
JEAN HAUST, rue Fond Pirette, 75, Liège.
MAURICE MAETERLINCK, villa Orlamonde, Nice.
GEORGES MARLOW, 523, avenue Brugmann, Bruxelles.
ALBERT MOCKEL, avenue Paul Doumer, 179, Rueil (S.-et-O.).
GEORGES RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.
HENRI SIMON, à Lincé-Sprimont.
HUBERT STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
LUCIEN-PAUL THOMAS, La Roseraie-La Hulpe.
FIRMIN VAN DEN BOSCH, rue Franz Merjay, 188, Bruxelles.
HORACE VAN OFFEL, 27, Grande Rue au Bois, Schaarbeek.
GUSTAVE VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
GEORGES VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
MAURICE WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers

- MM. GABRIELE D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
FERDINAND BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
EDOUARD MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 4, Nieuwe Hilversumsche Weg, Bussum (Hollande).
BENJAMIN VALLOTTON, La Colline, Six Fours (Var) France.
EMMANUEL WALBERG, Université de Lund (Suède).
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (Paris).
EUGENIO DE CASTRO, Université de Coimbra.
M^{me} COLETTE, Paris.

Membres décédés

- MM. IVAN GILKIN, 1924.
ERNEST VERLANT, 1925.
GEORGES EEKHOUD, 1927.
AUGUSTE DOUTREPONT, 1929.
ALBERT GIRAUD, 1929.
FERNAND SEVERIN, 1931.
CHRISTOFER NYROP, 1931.
MAX ELSKAMP, 1931.
M^{me} ANNA DE NOAILLES, 1933.
MM. ALBERT COUNSON, 1933.
EMILE VAN ARENBERGH, 1934.
HUBERT KRAINS, 1934.
ARNOLD GOFFIN, 1934.
BRAND WHITLOCK, 1934.
JULES DESTRÉE, 1935.
PAUL SPAAK, 1936.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Communications

Charles Van Lerberghe. Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.

Littérature et Philologie, par Jules FELLER

La langue scientifique en Belgique, par Albert COUNSON.

Le Premier « Tartuffe », par Gustave CHARLIER.

Le Français à Gand, par Albert COUNSON.

Michel-Ange, par Arnold GOFFIN.

Eugène Demolder, par Hubert KRAINS.

Qu'est-ce que la civilisation ? par Albert COUNSON.

La Clef de « Clitandre », par Gustave CHARLIER.

Ronsard et la Belgique, par Gustave CHARLIER.

De Babel à Paris ou l'Universalité de la langue française, par Albert COUNSON.

L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française, par Georges DOUTREPONT.

Les Classiques jugés par les Romantiques, par Georges DOUTREPONT.

Au tour du « Premier Tartuffe », par Gustave CHARLIER.

Une amie belge de Louis Veuillot, d'après une correspondance inédite, par Henri DAVIGNON.

Mémoires

Les Sources de « Bug Jargal », par Servais ETIENNE.

L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.

Charles De Coster, par Joseph HANSE.

L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.

Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.

Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeulz à Molière, par Marcel PAQUOT.

Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.

La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.

Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888, par François VERMEULEN.

Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine REICHERT.

Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outre-merse, par Louis MICHEL.

La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert GILSOUL.

Textes anciens

Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.

La Trage-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

Rééditions

Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.

Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.

Charles DE SPRIMONT. — *La Rose et l'Epée*.